

page de son histoire dans *Le siècle pour mémoire*, une biographie magistrale et passionnante, publiée en 2018, qui retrace sa vie et son œuvre. Nous avons retrouvé Pierre Mertens à l'époque pour évoquer la force de la littérature et les ambiguïtés d'une vie dans son "mirador" du 11^e étage en haut de Boitsfort, devant la forêt, entouré d'un paysage de dunes de livres entassés partout... Il semblait alors, du haut de ses 79 ans, partagé entre le plaisir d'une si forte biographie, jamais hagiographique, et la gêne devant les détails rapportés, parfois plus intimes, de la vie d'un homme et de ses proches. Un écrivain qui a pourtant toujours lui-même mélangé sa vie à ses romans et qui pose les questions des limites éthiques de la littérature. Sans doute, revit-il l'expérience que Freud vécut un jour dans un train, voyant arriver un homme qu'il ne connaissait pas, avant de se rendre compte que c'était son reflet dans un miroir.

Toute votre œuvre est une construction de vous-même qui entraîne vos proches et même l'histoire du monde. Mais Orban montre que ça a pu rudoyer certains de se retrouver dans vos écrits?

Dans l'ensemble, ils sont satisfaits et n'ont pas le sentiment d'avoir été trahis.

La pensée passe par l'écriture. C'est l'œuvre qui parle?

Montaigne disait: "Mon livre m'a fait plus que je n'ai fait mon livre." Tous mes livres forment ma vraie vie. Si la vie était parfaite, je n'écrirais pas. J'ai dit un jour que j'ajoutais un codicille païen au *Nouveau Testament*, une façon de traduire ce que j'ai de croyant, car je ne pourrais me définir comme non-croyant. Dieu? Je ne sais pas si j'y crois, mais j'y pense. Je suis, en réalité, tout le temps en dialogue, dans le "tu" et pas dans le "je". On écrit souvent pour dire ce qu'on pense, mais, dans le roman, ça va plus loin: on écrit pour découvrir ce qu'on ne savait pas qu'on pensait, on écrit ce qu'on ne sait pas qu'on va découvrir. Comme Colomb, parti pour les Indes qui décou-

vre l'Amérique, et qui, même, l'invente. Ce n'est pas pour rien que mon premier roman s'intitulait *L'Inde ou l'Amérique*.

Vous avez, au mur, une photo d'un magnifique auto-portrait de Rembrandt.

C'est le clair-obscur. Chaque fois que Rembrandt se "reproduit", il est autre. Je crois à la vérité, mais aussi à l'opacité de la vérité.

Votre expérience de l'enfance a été essentielle, souligne Orban...

Quand j'ai commencé à écrire, je ne voulais écrire qu'un seul livre qui raconterait cette enfance d'enfant caché, car juif. On ne m'avait jamais expliqué ce qui se passait, j'étais entouré de mystères. Par hasard, je suis né le jour où Hitler décida d'envahir la Belgique. Je pouvais croire que la guerre durerait tout le temps. J'ai toujours voulu conserver mon regard d'enfant. Baudelaire disait: "Le génie n'est que l'enfance nettement formulée." Georges Bataille disait que Kafka pratiquait "la puérilité parfaite" et vous savez mon admiration pour Kafka, dont on voit tant de photos dans mon appartement. Sartre, Camus sont des adultes, alors que Kafka garde l'interrogation de l'enfance. Je n'ai pas écrit des romans d'apprentissage mais bien de désapprentissage. L'apprentissage, c'est la dissimulation de la vérité. Dostoïevski, Proust, Kafka sont plus engagés en ce sens que Sartre ou Camus. Quoi de plus engagé que Flaubert écrivant *Madame Bovary*, posant une bombe dans la société de son époque, ce qui lui valut un procès. Pasolini l'intellectuel le plus engagé du XX^e siècle, car il a jeté son corps dans la lutte, m'a dit un jour que la preuve d'un engagement, ce sont les procès. Il en eut plus de trente.

Vous en avez eu deux. L'un de la princesse Liliane pour Une paix royale et l'autre de Bart De Wever pour l'avoir qualifié de "négationniste".

Je n'ai eu aucun plaisir à subir cette grande souffrance de voir un livre transporté de la chronique littéraire à la chronique judiciaire.

Les femmes furent une constante de votre existence, toujours associées aux étapes de votre vie et de votre œuvre, comme le montre Jean-Pierre Orban.

Un écrivain a dit qu'il écrivait pour les femmes. Freud en parle comme d'un "continent noir", mais qu'on a tant envie de parcourir. Un de mes grands combats a toujours été contre les violences conjugales faites aux femmes. L'amour de la femme, ma fascination pour elle, s'est toujours accompagné de ce combat. Je me suis qualifié "d'homme lesbien".

Un autre de vos combats actuels est l'antisémitisme. On a parlé d'un virage dans votre vision de la question palestinienne.

Il ne faut jamais faire l'économie de combats à mener. Comme Nabokov, je pense qu'il "faut aussi peu que ce soit, faire reculer la Brute". La recrudescence galopante de l'antisémitisme m'effraie terriblement. Non, je n'ai pas pris de virage. Dès le départ, j'ai évité tout manichéisme, prônant toujours la solution à deux États, comme Amos Oz et David Grossman.

Vous continuez à écrire?

Je n'ai pas le choix, je ne peux m'en empêcher. C'est ma double vie: ma vie est ma femme légitime, mais l'écriture est ma maîtresse.

Craignez-vous la mort?

Je n'ai jamais aimé ces philosophes répétant que la mort fait partie de la vie. Non, elle reste un non-sens absolu, une absurdité. Seule la mort volontaire aurait un sens. Mais je ne résiste pas à la tentation de ne pas me suicider, car je peux encore vivre, aimer, écrire. À certains égards, mes vies affective et intellectuelle, qui ont toujours été de pair, n'ont jamais été aussi fécondes et je me sens plus jeune qu'à 20 ans, quand je revois le jeune homme que j'étais, comme déjà un jeune vieillard. Aujourd'hui, je me heurte à plus de mystères. Le secret finit par l'emporter et c'est bien le rôle du romancier de poser plus de questions que d'apporter de réponses.

Paysage sans Pierre Mertens

Le dernier roman de Pierre Mertens *Paysage sans Véronique* ★★★ était d'abord pour le grand écrivain une manière de régler, disait-il, sa dette à l'égard d'une femme avec qui il eut tant de discussions et d'amitié. Véronique Piroton est celle qui fut retrouvée morte dans une chambre d'hôtel à Ostende la nuit du 31 octobre 2013. Son mari Bernard Wesphael était présent et soupçonné de coups et blessures. Trois ans plus tard, l'affaire passait devant la cour d'assises de Mons qui acquitta Wesphael au bénéfice du doute.

Pierre Mertens n'a jamais accepté ce qui avait été dit sur son amie et l'idée qu'elle se soit suicidée. Pour lui, elle était une écrivaine prometteuse.

Le grand écrivain, prix Médicis pour *Les Éblouissements*, le juriste défenseur des droits humains à travers la planète était sorti bouleversé du procès d'assises. "Alors que j'ai suivi tant de procès, écrit-il, je ne suis jamais

sorti aussi glacé d'une cour d'assises que le jour où j'ai été appelé à témoigner. Les rares témoignages sur elle étaient inodores, insipides... ou malveillants. C'est comme si Véronique avait été jetée à la porte du procès, "ensevelie". On a fait de la victime un fantôme. Ce récit s'est imposé. C'était une obligation, je serais un déserteur si j'avais renoncé à l'écrire." Un livre pour "qu'elle ne meure pas plus".

Pierre Mertens raconte leur rencontre quand, étudiante, elle fit un mémoire "remarquable" sur l'œuvre de Pierre. Ils ne furent jamais amants, répète-t-il, mais complices en littérature.

Pierre Mertens parle de bien des choses, comme sa méfiance pour les jurys populaires et il se demande si à l'ère de MeToo, le verdict eut été encore le même.

Il dresse pour Véronique une liste des malheurs auxquels elle a échappé (Trump, Covid, etc.). Mais ce livre est aussi un testament où Pierre

Pierre Mertens n'a jamais accepté ce qui avait été dit sur son amie et l'idée qu'elle se soit suicidée. Pour lui, elle était une écrivaine prometteuse en devenir.

Mertens se penche sur la littérature, sur la justice, sur ses livres et sa propre vie.

Il clôture par des phrases étonnantes évoquant Dieu. Il rappelle que Kafka disait qu'écrire est une prière. Pierre Mertens explique alors que depuis son enfance, ses infinis questionnements sont des dialogues avec "le grand faux-Absent" qu'il nomme Dieu parce que, disait-il, "je n'ai pas assez d'imagination pour ne pas croire en lui". Il ajoute que "les malheurs du monde prouvent bien que le Diable existe, ne faudrait-il pas alors admettre sa contrepartie, Dieu?"

Dorénavant, la plage d'Ostende déserte de Spilliaert en couverture du livre, sera non seulement un paysage sans Véronique mais aussi sans Pierre.

G.Dt

→ *Paysage sans Véronique*, Essai, Pierre Mertens, Les Impressions nouvelles, 216 pp. 18 €.